HAL
open science

Compte rendu de Anne E. McLaren, “ Performing grief: Bridal Laments in Rural China ”, Etudes chinoises, vol XXIX, 2010, p. 470-475.

Vincent Durand-Dastès

▶ **To cite this version:**

Vincent Durand-Dastès. Compte rendu de Anne E. McLaren, “ Performing grief: Bridal Laments in Rural China ”, Etudes chinoises, vol XXIX, 2010, p. 470-475.. Études Chinoises, 2010, vol XXIX, 2010, p. 470-475. hal-01432529

HAL Id: hal-01432529

https://hal.science/hal-01432529

Submitted on 11 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

pensée subtile et qui pourraient aisément être multipliés, montrent bien l'intérêt intrinsèque d'une étude comparative des terminologies philosophiques et métaphysiques de l'islam et du néo-confucianisme. De surcroît, après avoir dégusté ce beau livre pionnier, nul ne pourra plus jamais soutenir que l'islam est incompatible avec la civilisation chinoise comme cela se disait dans les années soixante-dix, que Liu Zhi n'a rien d'un soufi, comme on le croyait encore dans les années quatre-vingt, et que d'ailleurs le soufisme intellectuel est mal représenté en Chine, ou encore que l'islam chinois n'a pas su créer une littérature originale. Car instituer un dialogue entre islam et néo-confucianisme, comme l'ont fait Liu Zhi et bien d'autres de ses coreligionnaires, représente une création intellectuelle étonnante.

Françoise Aubin
CNRS

Anne E. McLaren, *Performing grief: bridal laments in rural China*, Honolulu: University of Hawai'i Press, 2008. 209 pages

Cet ouvrage, qui a pour originalité de traiter à la fois des pratiques littéraires et rituelles féminines dans la Chine pré-moderne, est composé de deux parties suffisamment distinctes pour pouvoir presque être décrites comme des monographies complémentaires. Celle qui ouvre le livre (et se voit prolongée par des traductions en fin de volume) présente en quatre chapitres la coutume des « lamentations de la fiancée » (*kujia* 哭嫁, terme rendu plus littéralement par l'auteure par « weeping on being married off ») telle qu'elle était pratiquée dans les régions alors relativement déshéritées du district de Nanhui 南匯, à l'est de Shanghai, dans la première moitié du XXe siècle. La seconde, composée de deux chapitres, cherche à replacer cette coutume dans l'histoire chinoise et à en proposer une interprétation : le rituel du *kujia* résulterait de la fusion d'une tradition de littérature orale féminine de Chine du Sud et de rites conjuratoires basés sur la force magique des larmes.

L'auteure commence par décrire en détail la vie du « peuple des sables » (*shamin* 沙民) de Nanhui au tournant des XIXe et XIXe siècles. Venue des régions du nord du Yangzi s'installer sur les terres récemment gagnées sur la mer à l'extrémité de la langue de terre qui sépare l'embouchure du Yangzi de la baie de Hangzhou, cette paysannerie pauvre se consacrait essentiellement à la culture du coton. Les femmes, qui, en cette terre de migration, furent longtemps sensiblement moins nombreuses que les hommes, n'y avaient pas les pieds bandés et se livraient autant aux travaux des champs qu'au dévidage et filage du coton. L'auteure montre comment le texte des « lamentations de la fiancée » reflète, mais de façon déformée, ces réalités sociales : persistance de la mise en scène de coutumes matrimoniales appartenant pour certaines déjà au passé dans les années 1920, vision d'un ouest opulent opposé aux terres sableuses des abords de la « digue marine » (*haitang* 海塘), omniprésence des seuls travaux considérés comme féminins, ceux du textile, etc.

La source principale de l'auteure est une série très complète de chants, recueillie par des folkloristes chinois dans les années 1980 auprès d'une paysanne née en 1907, qui fut publiée en 1989 dans un recueil intitulé *Hunsang yishi ge* 婚喪儀式歌. À Nanhui, les lamentations de la fiancée commençaient trois jours avant le départ du cortège nuptial pour prendre fin dès qu'était en vue la maison de l'époux. Tandis que l'on apprêtait les caisses devant renfermer la dot, la fiancée commençait par engager un long dialogue avec sa mère, puis s'adressait tour à tour à plusieurs membres de la famille ou à ses agents dans la conclusion du mariage. Les principaux thèmes des lamentations portaient sur la laideur, l'insignifiance, la maladresse et la pauvreté dont était affligée la jeune mariée, symétriquement opposées au raffinement, à l'opulence et à… la sévérité qu'elle s'attendait à rencontrer dans sa future belle-famille. Elle mêlait dans ses chants remerciements pour les bienfaits reçus et reproches d'être ainsi vendue par les siens, tout en appelant sa famille de naissance à continuer à la protéger dans sa nouvelle vie. Si l'exécution effective des chants autorisait des piques comiques à l'égard de tel ou tel membre de la maisonnée, seule l'entremetteuse pouvait, en cas de grave insatisfaction de la mariée, se voir adresser une véritable bordée d'insultes rimées.

Sur le plan formel, les pleurs de la fiancée appartenaient au genre régional dit des chants de Wu (*Wuge* 吳歌). Les chants étaient exécutés

sans accompagnement musical, et interrompus aux moments *ad hoc* par des sanglots ou des passages parlés. Les lamentations de la fiancée, mélange d'improvisation et de récitation de segments mémorisés au cours de l'enfance, étaient une véritable performance musicale et verbale, prouesse dont dépendait en partie le prestige à venir de la jeune femme, et comparable dans la sphère masculine au prestigieux acte d'écrire : comme le résume de façon frappante un proverbe local cité par l'auteure, « les hommes redoutent d'écrire ; les femmes redoutent de pleurer » (*nan pa zuo wenzhang, nü pa ku liang sheng* 男怕做文章, 女怕哭兩聲).

En dépit du ton lamentable des chants, le rituel du *kujia* était censé apporter prospérité et bonheur, et c'est en effet une vision optimiste du futur de la fiancée que l'on voit se dessiner en creux au travers des lamentations : son sort futur n'est-il pas discernable dans la peinture des belles sœurs aînées (tant l'épouse de son frère que celle de son futur beau-frère – car, fait intéressant, ce sont elles plus que la mère et la belle-mère qui représentent les figures féminines d'autorité dans les chants) décrites comme des femmes habiles et fortes, et auxquelles la jeune bru pourra demain ressembler ? De même, l'opposition systématique entre la modestie de la maison natale et l'opulence de la belle famille revient à décrire le mariage comme forcément hypergamique – ce qui, souligne l'auteure, n'était certainement pas le cas pour la plupart des familles du Nanhui des années 1920 ; mais, comme le résume là encore un proverbe local, la force même des larmes de la fiancée était susceptible d'amener l'aisance : « chez la mère de la mariée, on pleure à faire résonner le ciel ; chez sa belle-mère, la richesse enfle et enfle sans cesse davantage » (*niangjia kude ying tian xiang, pojia jiadang tata zhang* 娘家哭得應天響, 婆家家當塔塔漲). La famille de naissance n'était pas oubliée, notamment au moment du beau et poignant chant « un bol de riz » (*yi wan fan* 一碗飯). La jeune mariée, qui se voit proposer, comme à une condamnée, de prendre un dernier bol de riz dans sa famille de naissance, le repousse : s'il est consommé par ses père, mère, frères ou belles-sœurs, il aura la vertu quasi-magique d'apporter chance, fortune et talent aux membres de la maisonnée qu'elle laisse derrière elle.

Les deux chapitres qui constituent la seconde partie de l'ouvrage sont précisément consacrés à cette valeur rituelle des lamentations de la fiancée, rite de passage accompli dans la tristesse, analogue à un rite mor-

tuaire, mais, comme pour ce dernier, au-delà duquel et grâce auquel l'on peut retrouver vie heureuse et bonne fortune.

Après avoir rappelé brièvement la présence ancienne en Chine de lamentations ritualisées, qu'elles aient été accomplies par des hommes ou des femmes et se soient inscrites dans un contexte funéraire, matrimonial ou politique, l'auteure se tourne vers l'histoire du *kujia* proprement dit : on en trouve mention dans des écrits anecdotiques lettrés (*biji* 筆記, histoires drôles) à partir du XIIe siècle, et la littérature narrative en apporte quelques échos, comme la brève chantefable en langue vulgaire du XVIe siècle « Histoire de Lotus, à la faconde intarissable » (*Kuai zui li cuilian* 快嘴李翠蓮) que l'auteure identifie avec justesse comme relevant d'une « comic parody of folk practices » inspirée du *kujia*. La pratique semble attestée, pendant les derniers siècles de l'ère impériale, dans toute la Chine du Sud, du Jiangnan au delta de la Rivière des perles, chez les Han comme chez les minorités de la région, sous des formes très semblables chez les uns comme chez les autres. Quasi totalement disparue, chez les premiers, courant XXe siècle, elle subsiste chez quelques *shaoshu minzu* 少數民族 où elle a pu être étudiée encore tout récemment. L'auteure rappelle les interprétations des chercheurs chinois – qui y voient souvent, fidèles à leur grille évolutionniste, le souvenir douloureux des mariages par rapt – et occidentaux ayant écrit sur ce thème, dont plusieurs s'orientèrent plutôt sur l'analyse de la pratique en termes d'anthropologie des rites de passage. C'est cette dernière qu'elle fait sienne et développe dans son dernier chapitre, où elle s'interroge sur la nature du pouvoir rituel des *kujia*.

La valeur de ce rituel est pour l'auteure essentiellement atropopaïque. Il s'agit de s'opposer aux mauvais esprits qui menacent le moment éminemment liminal du mariage. Il convient, non de les apaiser, mais « to resist their relentless evil with a countervailing force of equal power » (p. 104). Les lamentations sont précisément pourvues de cette force. Grâce à elles, lui ont dit ses informatrices de Nanhui lors de ses séjours sur le terrain, on peut « éliminer par les pleurs les souffles néfastes » (*kudiao huiqi* 哭掉晦氣). En une phrase qui me paraît fort bien résumer sa thèse, l'auteure écrit « it is the sheer discipline of the suffering bride, the verbal sorcery of the lament repertoire, and the tears of the performer and audience that will surely deceive the demons of misfortune, who seek to destroy human happiness ». Les femmes sont parmi les premières déposi-

taires de cette force rituelle des lamentations. Elles les pratiquent lors des occasions spécialement polluantes et critiques, telles que les noces mais aussi les funérailles. À Nanhui, lamentations de noces et lamentations de mort, toutes deux prérogatives féminines, employaient un répertoire remarquablement similaire.

L'ouvrage d'Anne McLaren est aussi constamment intéressant que parfois un peu frustrant. Au chapitre des regrets formels, un index assez mal conçu (plusieurs thèmes importants effectivement discutés dans le corps du texte n'y figurent pas alors qu'on y trouve le nom d'une universitaire ayant simplement présidé un « panel » auquel s'est joint l'auteure), et une présence proprement avaricieuse des caractères chinois : ils n'ont pas droit de cité dans la bibliographie, et le maigre glossaire pallie fort mal ce défaut. Ainsi, le nom de la « pleureuse » Pan Cailian 潘彩蓮, sans lequel le livre n'existerait pas, n'apparaît qu'en transcription *pinyin*...

Sur le plan du contenu proprement dit de l'ouvrage, on ressent une certaine impression d'inachèvement à la lecture de deux parties dont chacune aurait pu donner lieu à un livre entier si elles avaient été plus développées. Le travail sur Nanhui est le plus conséquent : de riches sources écrites sont soigneusement exploitées, et, sans avoir conduit à proprement parler un travail d'enquête ethnographique, l'auteure a effectué plusieurs séjours sur le terrain, en compagnie d'un universitaire shanghaien qui fut son interprète pour la compréhension du dialecte de Wu, et qui lui ont permis, en rencontrant certains protagonistes survivants du *kujia*, d'avoir une connaissance de première main de son sujet d'étude. La fin du *kujia* n'est qu'évoquée, et il est un peu dommage que l'auteure ne reprenne pas l'intéressante analyse, qu'elle avait publiée par ailleurs, de l'emploi fait par les communistes chinois de ces techniques de lamentations lorsqu'ils encourageaient les plaintes publiques des femmes au début de leur régime ("The grievance rhetoric of Chinese women: from lamentation to revolution", *Intersections: Gender, History & Culture in the Asian Context*, 2000-4, online : http://intersections.anu.edu.au/issue4/mclaren.html).

J'avoue regretter davantage la brièveté de la seconde partie, tant les thèmes et idées avancées sont souvent passionnants mais parfois insuffisamment développés. Par exemple, j'ai particulièrement apprécié le passage (p. 109-111) où l'auteure aborde la question de la pollution liée aux

noces et, immédiatement après, les légendes sur l'origine du *kujia*. Mais il n'est fait là qu'une trop brève allusion au « "evil air" (*shaqi* 煞氣) carried by the bride » qu'il convient d'expulser. Il est dommage de n'avoir pas exploré davantage la piste d'un pouvoir polluant intimement lié au corps de la jeune mariée, celui du sang virginal sur le point d'être répandu. Emily Martin Ahern a décrit dès son célèbre article de 1975 le « pouvoir et la pollution » dont leurs écoulement sanguins pourvoient les femmes chinoises, et des travaux récents ont évoqué les rites visant à neutraliser précisément les *shaqi* liés au sang de la défloration (voir notamment l'article de Liu Ruiming 劉瑞明 dans le *Sichuan daxue xuebao – Zheke ban* 四川大學學報- 哲科版, 2005-6). Ne sont-ce pas notamment ceux-là qui doivent être éliminés par les pleurs, et les lamentations de la fiancée ne pourraient-elles aussi être comprises entre autres comme accomplissant la mort symbolique de la vierge dangereuse sur le point d'être transformée en épouse ? L'auteure cite juste après le mythe populaire des noces de Zhougong 周公 et Fleur de pêcher (Taohua nü 桃花女) comme étant invoqué en tant que légende d'origine du *kujia* : Fleur de pêcher, partant pour les noces que Zhougong lui a préparées – en fait un piège mortel déguisé en cérémonie matrimoniale – enjoint à sa mère de « weep as if she were dead as she departs on marriage » ; ces pleurs l'aideront à désamorcer le piège mortel et franchir sans encombre le seuil dangereux (p. 111). On pourrait ajouter que, dans plusieurs versions de ce mythe, se tient aux côtés de Fleur de pêcher un être surnaturel nommé « tueur rouge » ou « maléfice rouge » (*hongsha* 紅煞), et qui la protège dans un premier temps avant de consentir à s'effacer : ne symbolise-t-il pas le danger que représente le sang virginal de la jeune mariée, et dont le rituel permettra de détourner la puissance au profit d'un heureux avenir conjugal ?

Je ne me suis autorisé cette trop longue digression que pour souligner toute la richesse des thèmes abordés par l'étude, et des possibilités de développement qu'ils recèlent. En d'autres termes, le livre d'Anne McLaren est un ouvrage dont les intuitions et réflexions me semblent fondamentalement originales et justes. Sa légèreté est loin de n'être qu'à blâmer car il se lit rapidement et avec plaisir.

Vincent Durand-Dastès
INALCO